

Swann Nymphar (à droite),
Antigone parfaite de justesse.



SPYXELLE GIRARD/LES 2 COLOMBES

Antigone face aux épurateurs

Quitte à réécrire une pièce sur le mythe d'Antigone, autant qu'elle nous parle. C'est ce que fait Pascal Olive en la situant en France pendant la période de l'épuration.

Par Jean-Luc Jeener

Chacun connaît l'histoire immortalisée par Sophocle de la petite Antigone qui s'oppose à son oncle et roi Créon qui ne conçoit qu'une loi, celle du devoir d'État. Les deux frères d'Antigone, Étéocle et Polynice, étant morts en combattant l'un contre l'autre, Créon honore celui qui était dans son camp, Étéocle, et refuse que l'on enterre Polynice dont l'armée a été vaincue. Anti-

gone, obéissant à sa conscience et à une loi divine, ira de nuit inhumier en cachette le corps de son frère déchu et sera de ce fait, par son oncle, condamnée à la mort. Le mythe est prospère et Anouilh, par exemple, en tirera une pièce créée pendant l'Occupation et qui fit sa gloire. La bonne idée de Pascal Olive — et qui marche bien —, c'est d'avoir situé l'action de sa pièce en 1944 et d'avoir fait d'Étéocle un résistant et de Polynice un collaborateur; Créon, résistant de la dernière heure, cherchant, lui, à justifier son passé trouble pour gagner les élections qui s'annoncent.

L'idée vraiment est bonne et on sent bien, en ces temps d'épuration, que la position d'Antigone, qui croit à la loi morale et qui ne fait pas de différence entre engagement résistant et engagement pétainiste, est intenable; et que son geste d'honorer le frère vaincu par l'Histoire ne tient pas face à cette nouvelle société gaulliste qui prend le pouvoir. Bravo donc. Même si la pièce, écrite en alexandrins, souffre par instants de rigidité et de volontarisme. C'est d'autant plus dommage que l'alexandrin de Pascal Olive est coulant, bien en bouche. On le sent particulièrement chez la comédienne principale Swann Nymphar, vraiment excellente, qui parle les alexandrins avec justesse et maîtrise. Dommage aussi que la mise en scène se perde un peu dans l'étroitesse du plateau avec des éléments de décor qui s'avèrent finalement plus gênants qu'utiles. Quant au reste de la distribution, elle est à l'image de ce que propose une alternance de jeu au théâtre: inégale. Rien de rédhitoire, cependant. Seule compte une création courageuse et intéressante. ●

Antigone, de Pascal Olive, La Comédie Saint-Michel, Paris V^e. Tél.: 01.55.42.92.97.

Générations

Théotime Langlois de Swarte et William Christie
1 cd Harmonia Mundi.

FAMILIAL Les *Générations* du titre de cet album de sonates pour violon et clavecin renvoient à celles qui traversent depuis l'origine la vie musi-

cale des Arts florissants. Au clavier, William Christie, 76 ans, le fondateur; à l'archet, Théotime Langlois de Swarte, 26 ans, musicien régulier de l'ensemble depuis quelques années. En enregistrant dans la propriété vendéenne du "pape du baroque" ces pièces rares de Jean-Marie Leclair et Jean-Baptiste Senaillé, tous deux violonistes au début du XVIII^e siècle,



l'Américain devenu Français et le Catalan perpétuent le sens de la famille musicale qui réunit les membres des Arts flo depuis quarante ans dans une complicité que la génétique souvent ignore. L. L.

Stries

de Bernard Parmegiani
1 CD Mode Records.

INOÛI Né en 1927 comme son collègue Pierre Henry, Bernard Parmegiani fut élève aussi de Pierre Schaeffer, membre du GRM (Groupe de recherches musicales) et demeura, jusqu'à sa mort en 2013, un compositeur exclusivement de musique électroacoustique. Créé en 1980 pour trio de synthétiseurs et bande enregistrée, *Stries* est emblématique de l'art de Parmegiani: une matière inouïe dans un paysage sonore moins composé que peint et sculpté.



Malgré la détestation réciproque que les musiciens "planants" des années soixante-dix, comme Klaus Schulze, vouaient aux compositeurs "sérieux" comme Stockhausen, l'oreille d'aujourd'hui, libérée, peut s'autoriser à entendre dans les *Stries* de Parmegiani quelques grains, brûlants, de l'air de ce temps-là. L. L.

André Dussollier et Pierre Niney, contrôleurs des désastres aériens.



Les avions ont des oreilles

Avec *Boîte noire*, Yann Gozlan signe un bon thriller sur fond de sécurité aérienne.

Par Laurent Dandrieu

Acousticien surdoué, Mathieu Vasseur (Pierre Niney) travaille au BEA (Bureau d'enquêtes et d'analyses, chargé de la sécurité de l'aviation civile), où ses dons sont reconnus mais où l'on se méfie de son côté chien fou. Lorsqu'un Dubaï-Paris s'écrase dans les Alpes, ne laissant aucun survivant, la disparition mystérieuse de son chef direct propulse Mathieu à la tête de l'enquête. Ses premières écoutes de la boîte noire le font conclure à un attentat terroriste, mais très vite des doutes se font jour : et si les données qu'on lui a fournies étaient

falsifiées par le constructeur, prêt à tout pour masquer les carences de son appareil ?

Décidément, le cinéma français s'éloigne de plus en plus des sentiers battus du nombrilisme germanopratin, et c'est tant mieux. Ici, c'est Yann Gozlan qui s'essaie à un thriller aérien, fondé non sur la crainte de l'accident (celui-ci se produit en début de récit) mais sur une enquête où le principal concerné va devoir choisir entre la piste du terrorisme international, vers laquelle tout semble conduire, et celle d'un trafic d'influence au service des intérêts industriels, colossaux, d'un groupe aéronautique, dans lequel sa propre épouse (Lou de Laâge) pourrait se trouver impliquée... Cette partie fictionnelle, bien menée malgré quelques invraisemblances, est appuyée sur un fond plus documentaire mettant en scène de façon habile les dessous d'un métier dont on ignore presque tout, grâce auquel le silence des espaces aériens cesse d'être indéchiffrable, ce qui n'est pas la partie la moins fascinante du film. (*en salles le 8 septembre.*) ●

Le Braquage du siècle

d'Ariel Winograd

DISTRAYANT En 2006, en Argentine, six hommes, armés de fusils factices, s'introduisent dans une banque et font mine de prendre en otage les 23 personnes présentes. Les négociations qui s'ensuivent avec la police vont leur donner tout le temps de vider les coffres



et de s'échapper par les égouts... Une histoire vraie, censée avoir inspiré la série *Casa de papel*, traitée ici à la façon d'une comédie malicieuse où des voleurs plutôt sympathiques

et résolument non-violents jouent au chat et à la souris avec la police. La mise en scène manque d'ampleur et de fluidité, et ce n'est clairement pas le film du siècle, mais on passe néanmoins un moment distrayant. (*en salles le 8 septembre.*) L. D.

Un triomphe

d'Emmanuel Courcol

ÉNERVANT Acteur sans rôles, Étienne (Kad Merad, *au centre sur la photo*) accepte de donner des cours de théâtre à des détenus. Après des débuts difficiles, il parvient à les intéresser si bien que l'idée lui vient de leur faire jouer une pièce entière sur un sujet qui leur parle : l'attente. Leur représentation d'*En attendant Godot* sera un tel succès qu'ils se voient proposer une tournée



dans différentes villes de France... Inspiré d'une histoire vraie survenue en Suède, le film séduit d'abord par cette aventure hors normes qui a l'intelligence de ne pas (trop) idéaliser la situation, ses difficultés et ses ambiguïtés. Les choses se gâtent farouchement vers la fin, avec un monologue final de Kad Merad, non seulement très platement écrit et joué avec une autocomplaisance assez pénible, mais surtout qui a l'air de considérer la fuite finale des détenus comme une bonne nouvelle, un aimable pied de nez à une société bêtement répressive et un bon point pour la liberté. Inscrivant ainsi le film dans un tropisme criminophile du cinéma français qui devient franchement gênant. L. D.